

CONCOURS D'ÉCRITURES SHERBROOKOISES 2019  
VOLET ADULTE

TEXTE LAURÉAT

*Ton côté du miroir*

*par Irina R.*

Le miroir était ton meilleur ennemi.

Chaque matin, tu te tenais devant, t'observais d'un œil désapprobateur, presque méchant. Je te regardais faire, baignant dans l'impuissance. Tu te sabotais, tu le savais, tu continuais. Comme si au fond, masochiste que tu étais, tu l'appréciais. Tu l'aimais, ce sentiment de déchirure profonde, de haine de toi-même, d'envie d'autodestruction. Il te gardait en vie, il était toute ta vie.

Tes mains parcouraient ton corps du bout des doigts, comme si tu avais peur de te briser au contact. Ce corps que je connaissais si bien, jusqu'au moindre grain de beauté, me semblait toujours inconnu à cet instant précis. Ton œil était critique. Chaque défaut, petite cicatrice ou bourrelet à peine perceptible était évident à ton regard.

La balance était complice du miroir. Elle te détruisait, jour après jour, chiffre après chiffre. Pourtant, tu ne pouvais t'en passer, tu avais besoin de ses données. Tu avais besoin du sentiment d'angoisse, de honte ou de fierté, de dégoût de ton corps, qui te dominait durant ces quelques instants sur la balance. Tu aimais ça, que dis-je, tu adorais ça. Vivais de ce sentiment autodestructeur.

Je préférais le déjeuner. Pain doré, œufs sur le plat, crêpes, gaufres et fruits des champs, tant de possibilités !

Tu te contentais souvent d'un verre de lait écrémé et d'un biscuit à thé. Histoire de ne pas t'effondrer sur le chemin de l'école. La migraine qui te dominait constamment ne te faisait plus rien, tu en avais l'habitude.

Je prenais ma casquette, tu enfilais tes baskets. Tes gestes étaient sans hâte, lents mais efficaces. Tu m'avais dit un jour que c'était pour éviter de surmener ton cœur quelque peu fragile. Chaque effort physique était pour toi un risque de tomber sans connaissance.

Écouteurs sur la tête, aucune musique dans les oreilles. Je trouvais que cela te donnait l'air asocial, mais c'était ce que tu cherchais, n'est-ce pas ? Tu détestais que les gens te parlent, pourtant tu n'attendais que ça. L'attention d'autrui te comblait de joie, joie mal placée et malsaine.

Six marches, six secondes. Les gens te dépassaient en soupirant, exaspérés par ton rythme trop lent à leur goût. Les yeux rivés au sol, tu avançais lentement dans l'école. Ton casier était tout près de l'entrée, heureusement. Tout près aussi de celui d'Ali.

Ali te fascinait. T'envoûtait. Te faisait perdre tous tes moyens, déjà limités en de circonstances normales. J'avais beau te dire de lui parler, au moins de lui sourire, tu n'en faisais rien. Tu le

regardais de loin, du coin de l'œil, les joues brûlantes et le front chaud. Tu m'avais pourtant promis d'essayer.

Tout comme tu m'avais promis de cesser de compter les calories. Mais tu ne l'avais pas fait, pas vrai ? Croyais-tu peut-être que je ne remarquais pas les 300 calories pile de ton repas du midi ? Ou le chewing-gum que tu mâchais avec application à chaque occasion pour perdre cette ridicule calorie par heure grâce à l'effort de ta mâchoire ?

Toutes ces promesses, je n'y croyais guère. Mais j'espérais toujours qu'un jour tu changes d'avis. Que tu réalises que c'était pour toi. Ne le ferais-tu donc pas, pas même pour Ali ?

\*

Les mathématiques étaient ton pire cauchemar. Tous ces chiffres et symboles amplifiaient exponentiellement la douleur à l'avant de ton crâne. Il t'arrivait souvent de te mettre à voir flou. Les craquelins que j'avais glissés malgré toi dans ton sac à dos faisaient démanger ta main. Tu savais que même quelques bouchées te feraient sentir mieux, t'aideraient à te concentrer, peut-être même te feraient passer l'examen. Mais tu t'entêtais, et je n'en pouvais plus de me battre contre toi pour quelques dizaines de calories. Alors les chiffres tourbillonnaient sur la feuille, les formules étourdissaient ton crâne déjà si douloureux

et l'aiguille de l'horloge semblait se déplacer vite, trop vite. Tu soupirais. Tu fermais les yeux. Et tu t'endormais, le nez collé au cercle trigonométrique.

\*

J'aimais la cour d'école. Elle était plutôt misérable, avec à peine quelques tables de pique-nique de même que des arbres au tronc frêle ici et là. L'herbe était dans un état lamentable, jonchée de déchets, et l'air empestait constamment la cigarette et autres produits à fumer que je préférais ne pas imaginer. Pourtant, je m'y sentais bien. Alors, chaque pause, de même que sur l'heure du midi, tu allais t'accoter à la clôture, les bras croisés et les écouteurs toujours muets sur les oreilles. Même par déluges et canicules, tu avais besoin de ces quelques minutes d'air presque frais et de semblant de silence. Il y avait bien les jacassements des mouettes, les bruits des moteurs et le grondement du vent dans les feuilles, mais c'était un calme bienvenu comparé aux couloirs d'une école secondaire.

Il y avait aussi Ali. Ali qui fumait, Ali qui riait, Ali qui courait, Ali. Je t'avais maintes fois prié d'aller le voir, presque supplié, pourtant tu n'en faisais rien. Mais tu voulais, toi aussi, fumer, rire, courir. Vivre. C'était à portée de main, mais tendre la main était pour toi un effort surhumain. Tes mains étaient bien dans la chaleur superficielle des poches de ta veste alors que tu regardais

Ali de loin. Ali, un mirage qui se dissiperait si tu ne faisais que tenter d'y toucher. Du moins, c'est ce que tu pensais.

\*

Sur le chemin du retour, tu prenais toujours ton temps. Tu prenais toujours ton temps, tout simplement. Dans cette société où seuls le temps et l'argent comptaient, toi qui ne te souciais ni de l'un ni de l'autre te trouvais condamné à être rejeté des tiens. Tu m'avais pourtant promis que tu te trouverais un travail, au moins pour t'acheter des vêtements dans lesquels tu ne flotterais pas, mais après une dizaine de curriculum vitae envoyés et aucun appel d'entrevue, tu avais laissé tomber. La persévérance n'avait jamais été ton fort, et j'avais beau te dire que cela te ferait du bien, tu n'arrivais pas à trouver la force de continuer tes sollicitations.

Sur le chemin du retour, il y avait ce parc abandonné. Les modules de jeu devaient bien dater du siècle dernier et le carré de sable était envahi de mauvaises herbes. Les enfants préféraient le nouveau qu'ils avaient bâti à deux coins de rues de là, aussi celui-ci était devenu territoire des dealers de drogue et des sans-abri. Toi, tu n'étais ni l'un ni l'autre, mais personne ne te portait la moindre attention, ainsi ce lieu était aussi devenu ton refuge.

Tu adorais prendre place sous la glissade. C'était humide, ça ne sentait pas très bon et toutes sortes d'insectes s'y cachaient. Mais

tu pouvais t'y rouler en boule, fermer les yeux et, pendant quelques instants, disparaître de ce monde. Oh, comme tu voulais disparaître de ce monde...

Je préférais les balançoires. Les chaînes étaient rouillées, grinçaient au moindre balancement, et les sièges menaçaient de se briser chaque fois que la gravité me ramenait vers le bas. Mais lorsque mon élan me portait vers le haut, je regardais le ciel, les nuages blancs ou gris, le soleil ou parfois les gouttelettes de pluie, et je me sentais disparaître dans l'atmosphère, libre de tout, et peut-être finalement goûtant au bonheur.

\*

Le goût que tu détestais le plus était celui de tes larmes. Ton père les détestait aussi, ces foutues larmes. Ou était-ce toi qu'il détestait ? Tu n'en savais rien. Pourtant, il était ton père, tu étais sa chair, n'était-ce pas un lien des plus puissants ?

Toujours est-il que tu avais appris à pleurer silencieusement. Le visage impassible, les yeux grands ouverts sur tes iris sombres, les sillons humides sur tes joues semblaient presque irréels. Il n'y avait que moi qui voyais à quelle fréquence tu pleurais. C'était devenu si fréquent, ces derniers temps, que je t'avais fait promettre de trouver une autre échappatoire à tes sentiments. Tu devais cesser de les refouler, cesser de faire semblant, cesser

d'essayer de convaincre tout le monde, y compris moi, que tu allais bien ! Tu t'étais bien sûr empressé d'acquiescer, comme tu détestais décevoir les attentes d'autrui, mais je savais très bien que ce n'était qu'une autre promesse dans le vide. Que valait donc ta parole ? Que valaient mes demandes ? Ces promesses, n'étaient-elles pas que de sublimes utopies ? Mes souhaits vains face à cette réalité qui te détestait ?

\*

Des fois, tu dansais. La musique était muette, seul ton esprit décalé pouvait l'entendre. Ton corps frêle se mouvait avec une lenteur hypnotique. Tes yeux étaient clos, ton visage levé vers le ciel. Levée la main gauche, tendue la jambe droite. Tu avais un équilibre impressionnant compte tenu de la faiblesse de tes muscles. Quelque quinze secondes plus tard, tu reposais ton pied. Une respiration, une autre encore. Tu avais tout ton temps, ou peut-être n'en avais-tu plus du tout, tu n'arrivais pas à le déterminer. Tes pieds nus s'abîmaient contre le sable, l'herbe ou la pierre. Parfois, ta peau brûlait sur l'asphalte. Les gens qui te voyaient faire te pensaient sous l'emprise de drogues, mais je savais que la seule euphorie qui t'animait était celle du désespoir. Tu m'avais promis d'espérer, mais ça aussi, c'était trop difficile.

\*

La lumière t'aveuglait.

Tu avais toujours préféré la nuit, l'obscurité, le silence. La lumière ne faisait que te rappeler cette pureté que tu n'aurais plus jamais, ce bonheur que tu n'auras jamais pu goûter.

C'est pour cela que tu n'ouvrais jamais tes rideaux. On pouvait à peine s'y repérer, dans ta chambre, mais tu en avais l'habitude. Tu connaissais avec exactitude l'emplacement de chaque meuble, de chaque objet. Et puis, la noirceur te permettait d'ignorer, au moins la majorité du temps, le miroir qui te narguait de ton reflet. Tu savais que tu étais mince, bien au-delà de ce qu'il fallait, mais il te semblait chaque fois que quelques grammes en moins te feraient le plus grand bien. Ton visage était lugubre et tu le savais, mais en le voyant, tu le trouvais toujours trop joyeux pour ta situation. Il te semblait sentir, à chaque instant devant la glace, tes joues se creuser et tes cernes s'étirer. Pourtant, tu t'infligeais ironiquement le supplice du miroir chaque matin. Masochiste, je l'avais déjà dit.

Il y avait bien longtemps, j'aimais me voir dans le miroir. Aimais me coiffer quand mes cheveux n'étaient pas cassants comme les tiens. Aimais sourire à mon reflet alors que je croyais encore à la promesse de bonheur que devait signifier un sourire. C'était il y a longtemps. Je ne me souvenais même plus de la dernière fois où tu avais souri.

Des fois, la lumière me manquait. Des fois, je te promettais de te montrer la lumière. Et toutes ces fois, c'était moi qui ai failli à ma promesse.

\*

De toutes les parties de ton corps, c'étaient tes mains que tu préférais. Pas si grandes, de longs doigts effilés. La peau blême, comme tout ton corps. Tes mains étaient toujours glaciales, comme ton âme, te plaisais-tu à dire. Tes ongles étaient souvent négligemment teints de noir, mais dernièrement les vernir représentait un trop grand effort pour toi. Alors tes mains prenaient une allure encore plus lugubre, les ongles négligés et la peau desséchée. C'était l'eczéma, le stress. Tu me disais parfois avec un sourire en coin, totalement faux, que ça te donnait un charme. Tu n'y croyais pas.

De toutes les parties de son corps, c'était ses mains que tu préférais. Ses mains, larges, que tu imaginais saisir les tiennes avec délicatesse. Ses veines qui ressortaient, que tu rêvais de caresser du bout des doigts. Ses ongles rongés que tu voulais teindre de noir aussi. Ses paumes que tu imaginais douces et chaudes. Ses mains que tu imaginais sur ton corps, tes épaules, tes hanches, ton ventre. Tu te plaisais à imaginer que ton reflet serait moins répugnant entre ses bras rassurants. Tu n'y croyais pas non plus.

\*

J'adorais le poulet frit. Tu préférais les bonbons. Le sucre t'énergisait, même momentanément, et puis c'était des calories rapides, aussitôt ingérées, aussitôt brûlées.

Tu allais souvent dans ce magasin d'aliments en vrac. Emportant un immense bocal, tu visais tous les bonbons ayant le prix le plus abordable. Tu les entassais dans ton bocal, les bleus, les orange, les verts, les oursons et les vers... Enrobés de sucre ou pas, durs ou mous, peu t'importait. Tu remplissais le bocal jusqu'à ce qu'il puisse à peine fermer. Il devait bien y avoir un kilo de bonbons chaque fois, pourtant tu revenais moins d'une semaine après. Presque la totalité de tes 700 calories par jour passait par ces friandises.

Les gens de la boutique avaient fini par te connaître, t'offraient des réductions ou des cadeaux que tu acceptais avec un sourire froid et vide, à peine poli. Tu aurais sans doute pu te faire des amis en eux, mais les relations sociales, ça n'avait jamais été ton fort.

\*

Tu n'avais jamais été attiré par les lames. Tu savais que bien des gens se mutilaient, pourtant ça n'avait aucun effet sur toi. Tu avais bien essayé, par une nuit de pleurs silencieux, de graver ta peau à l'aide d'un compas. Ça avait brièvement fait mal, comme une petite brûlure, et très peu saigné. Tu n'avais rien ressenti de la libération, de l'euphorie que tu espérais. Alors tu n'avais pas recommencé, n'y voyant aucun intérêt.

Tu avais préféré la mutilation passive, interne. Celle qu'on ne peut voir à l'œil nu, mais dont les cicatrices ne guérissent pas, enfin pas dans ton cas. Tu avais imprimé en toi les remarques qu'on avait faites à ton égard depuis toujours, tu étais étrange, rejet, pas fréquentable, personne ne parvenait à percer ta carapace asociale, pas faute d'essais, mais l'absence de succès décourageait. Et ce mal que tu t'infligeais, les pensées toujours confuses, Ali le mirage, cette faim constante qui te tenaillait! C'était insupportable.

\*

Tu te tins devant le miroir, te regardas, je te regardai, tu me regardas. Tes yeux étaient les miens, mes souffrances étaient les tiennes, ce déni constant dans lequel je flottais, dans lequel tu m'avais plongé, nous n'en pouvions plus! À cet instant, l'appel de la lame se fit puissant, non pas pour nous libérer, enfin si, mais

pas de façon éphémère. Lorsque je voulais quelque chose, j'y allais directement sans détour, et tu n'allais pas m'en empêcher.

J'eus une pensée pour ces promesses muettes, ces espoirs vains, ta parole que tu n'auras jamais tenue, ou était-ce moi qui n'y avais jamais cru ? Une larme pointa au de mon œil, tu clignas des yeux, tu n'en voulais pas, tu voulais demeurer fort jusqu'à la fin, ou du moins faire semblant. J'eus un sourire sans joie, les apparences t'importaient-elles encore même dans cette situation ? Ou était-ce moi qui m'en faisais stupidement ? Comment pouvais-je savoir, à présent, alors que je ne parvenais plus à distinguer le toi, le moi, le nous ?

Et le couteau était là depuis si longtemps, n'attendant que cet instant. Je le pris, il était dans ta main, non la mienne, et puis quelle importance ! Un coup sec, vif, profond, une rivière écarlate. Je souris, tu levas les yeux, je sentis enfin le bonheur, la libération, tu y plongeas avec extase. C'était fini, tu étais fini, j'étais fini. Achievés, nous étions achevés. Un dernier regard haineux, mais tendre à notre pire ami des meilleurs ennemis, et je plongeai, tu sautas, nous basculâmes de l'autre côté du miroir.

Ton côté du miroir.